

**L'homme trop pressé prend son thé à la fourchette**  
**L'insoutenable irrationalité du temps**  
*L'homme trop pressé prend son thé à la fourchette, Canada*  
[Québec] 2002, 84 minutes

Denis Desjardins

Numéro 225, mai-juin 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59157ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desjardins, D. (2003). Compte rendu de [L'homme trop pressé prend son thé à la fourchette : l'insoutenable irrationalité du temps / *L'homme trop pressé prend son thé à la fourchette*, Canada [Québec] 2002, 84 minutes]. *Séquences*, (225), 49-49.

## L'HOMME TROP PRESSÉ PREND SON THÉ À LA FOURCHETTE

L'insoutenable irrationalité du temps

« J'ai pas le temps ! » Combien de fois avons-nous déjà entendu — et prononcé ! — cette phrase symptomatique d'une époque où performance et rapidité sont devenues indispensables ? « Le temps est un grand maître, disait Berlioz. Le malheur est qu'il tue ses élèves... » Pour échapper à ce maître et le prendre de vitesse, les gens se donnent l'illusion de pouvoir le semer en accélérant l'allure.

Justement, le film de Sylvie Groulx s'ouvre sur la course effrénée d'une femme qui plie ses affaires et quitte son bureau en courant. Hormis ce personnage fictif qui revient sporadiquement tout au long du film, et dont les réflexions nous parviennent en voix off, *L'homme trop pressé prend son thé à la fourchette* est constitué essentiellement de témoignages. Selon une méthode éprouvée, Groulx a choisi ici des protagonistes provenant de secteurs variés de la société montréalaise, histoire d'offrir un éventail de témoignages diversifié et crédible.

D'abord, une jeune fille, courrier à bicyclette que ses employeurs incitent à performer toujours davantage. Puis une mère de deux enfants, comprimée entre la vie de famille et le travail, et qui ne dispose qu'une demi-heure aux quinze jours pour relaxer. Une coureuse de fond qui, à la suite d'échecs, a tourné le dos à la compétition et ne s'en porte que mieux. Un livreur fustigeant l'impatience de certains clients. On assiste aussi à un atelier donné par une gestionnaire de temps. Suprême ironie ! Cette *professionnelle du temps* prend tout le sien pour expliquer à ses clients qu'ils doivent changer leurs comportements et rationaliser leur temps de travail... Enfin, un récupérateur d'ordinateurs et un concepteur de jeux vidéos admettent être eux-mêmes quelque peu inquiets des progrès trop rapides de la technologie...

Ces propos ne nous sont pas livrés de façon linéaire, mais en alternance, en un montage qui leur permet de se répondre mutuellement. Le spectateur est ainsi amené à une question générale : sommes-nous les esclaves du temps ? La société qui exige de plus en plus l'hyper-performance permet-elle encore à l'homme de vivre à son rythme ? Victime de la dictature de la vitesse absolue, l'homme d'aujourd'hui n'a plus de repères temporels. Comment s'en sortira-t-il ?

Inscrite depuis longtemps dans un courant documentariste engagé, Sylvie Groulx aime débattre de questions larges qui touchent tout le monde. Du *Grand Remue-ménage*

(1978) jusqu'au récent et indispensable *À l'ombre d'Hollywood*, en passant par *Chronique d'un temps flou*, le fil conducteur de son œuvre est peut-être la perte de repères, et donc la confusion des valeurs. Sylvie Groulx n'a jamais craint de remettre en question les idées reçues, mais toujours avec douceur et intelligence. Certes, son cinéma est plutôt orienté, mais c'est celui d'une femme libre. On regrette d'ailleurs qu'elle ne tâte pas davantage de la fiction (*J'aime, j'aime pas*, en 1996, révélait ses qualités de scénariste).

Quoique pratiquant un genre qui s'apparente au documentaire, et ayant recours à quelques artifices de mise en scène, *L'homme pressé...*, on ne s'en étonnera pas, donne priorité aux témoignages. Son film n'est toutefois pas un documentaire consacré à des individus mais à une idée préalablement choisie, et les intervenants viennent donner corps à cette idée.

Ce qui fait la synthèse de ces témoignages, c'est la présence du personnage fictif. Cette femme brisée par le stress, l'alcool et un *burn-out*, cette femme qui a « perdu son centre de gravité », cette femme courant dans les couloirs de ses cauchemars, n'est plus que l'ombre d'elle-même (on ne la voit d'ailleurs jamais de face). Ce personnage se pose et nous pose des questions fondamentales, par le biais d'un texte signé Yolane Villemaire : « Que va-t-il arriver à la mémoire du monde, quand nos récits ne seront plus que virtuels ? », « Le temps libre est devenu du temps mort. Le bonheur relève-t-il donc de l'exploit ? » Cependant, elle retrouve peu à peu un rythme modéré et une paix intérieure, nous proposant ainsi de partager avec elle un certain optimisme quant à la suite des choses.

Denis Desjardins

Canada [Québec] 2002, 84 minutes — Réal. : Sylvie Groulx — Scén. : Sylvie Groulx — Mont. : France Pilon — Photo : Michel La Veaux — Son : Richard Lavoie — Mus. : Nils Petter Molvær — Avec : Michèle Léger, Mélanie Scala, Nathalie Lavoie, Émilie Mondor, Ann Searles, Christian Sirois, Paul Côté, Suzanne St-Michel — Prod. : Yves Bisailon — Dist. : ONF.



Victime de la dictature de la vitesse absolue